

JONATHAN BECK

**«Prist l'olifan, que reproce n'en ait»:
Roland et le signe menteur**

ON SAIT AVEC QUELS SOINS Roland «compose» le tableau hiératique de sa mort. Sur l'herbe verte au sommet d'un tertre, au pied de deux grands arbres qui s'élancent à pic dans la solitude grandiose des montagnes vers un ciel où l'attendent St. Gabriel, Chérubin, et St. Michel, Roland se couche: face à l'Espagne (*Que Carles diet et trestute sa gent, Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant*), le chef enclin, les mains jointes. Et, pour comble d'inconfort, *desuz lui met s'espee e l'olifan*.¹ Pourquoi l'olifant?

Ces deux attributs de Roland en voie de martyr, l'épée et l'olifant, jouent chacun, dans la symbolique du poème, un rôle tout à fait différent. Cette différence, et sa 'senefiance' pour la bonne lecture du poème, méritent d'autant plus d'être soulignées qu'elles semblent avoir échappé à la vigilance des innombrables commentateurs.

Voici, à la laisse 168, le noeud du problème:

Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espee en l'autre main;
Dun arcbaeste ne poet traire un quarrel,
Devers Espagne en vait en un guaret.

«Prist l'olifan que reproce n'en ait», *non inde habeat*: il prit l'olifant pour être sans reproche à son endroit, à son égard, à cause de lui. Or quel reproche couvre-t-il en se couchant sur son olifant?

Passé pour l'épée, on comprend aisément que Roland ne veut pas qu'elle tombe aux mains de l'ennemi. En effet les fameux efforts pour en briser la lame ont été provoqués par la tentative du Sarrasin contrefaisant la mort de la lui enlever (laissez 169-170). Et pendant les quatre laisses qui suivent, Roland affolé ne tarit pas d'autoreproches qu'il prévoit, par une

¹Laisse 174. Il s'agit, bien entendu, du *Roland d'Oxford*.

sorte de prolèpse psychologique, pour le cas où, par malheur, quelque païen vînt à s'emparer de cette arme sacrée, voire SANCTISSIMA (*seintisme*, v. 2344). Car Durendal est l'extension du bras droit du guerrier Roland, et ce dernier le «destre braz» de Charlemagne; l'épée «sainte» de Roland est donc le médiateur de l'autorité divine, qu'elle doit faire triompher, et à laquelle elle s'identifie dans cette double métonymie dont l'épée de Roland et celle de l'empereur constituent les traits-d'union:

DIEU

/Joyeuse²/

CHARLEMAGNE

/Durendal/

ROLAND

Mieux vaut donc la briser, afin que *ne [l']ait hume ki pur altre fuiet* (v. 2309); non seulement Roland mais la France entière en serait honnie.³ Cette épée, enfin, est un *saint reliquaire* (laisse 173). Espèce de fétiche, d'un prix inestimable pour Roland, pour la France, et pour la Chrétienté, rien d'étonnant à ce que Roland mourant cache sous lui son épée n'ayant pu la briser.

Mais revenons à l'olifant et au *reproche* que Roland veut éviter à son sujet. Ici il ne s'agit ni d'un reliquaire ni d'une arme: avec l'olifant Roland n'a conquis aucun pays, n'a gagné aucune bataille. Quel reproche veut-il éviter? N'est-ce pas avec l'olifant (ou plutôt *sans* lui, à cause de son non-utilisation) que Roland a *perdu* la bataille de Roncevaux . . . et tout le reste? Pourquoi tient-il tant à ce malheureux cor d'ivoire? Lorsqu'en revenant de pâmoison Roland sent que quelqu'un «s'espee li tolt, . . . *tient l'olifan, qu'unques perdre ne volt*, sil fiert en l'elme» etc. (laisse 170). Et alors même que son cor de malheur est fracassé par le coup porté sur le crâne du Sarrasin, Roland ne le lâche toujours pas. Pourquoi?

C'est qu'il en a besoin; l'olifant sera pour lui un signe et une pièce justificative. Obsédé de ce que dira Charles «et trestute sa gent», il essaie désespérément (inconsciemment?⁴) d'effacer la *honte* qu'il a encourue en

²Le nom, dans la *Chanson de Roland*, de l'épée de Charlemagne. On sait du reste la valeur symbolique de l'épée de l'empereur dans la cérémonie du *sacre*. C'est l'Arme que Dieu confie au Défenseur de la Chrétienté par le truchement du Saint-Père.

³«Mielz voeill murir qu'entre païens [l'épée] remaigne. / Deus! perre, n'en laiser hunir France!» (vv. 2336-7).

⁴Si l'on veut. Mais, sans parler de «psychologie», la peinture, ou tout simplement la façon de présenter Roland n'est pas arbitraire. Le poète a *vu* ce personnage d'une certaine

refusant de sonner lorsqu'il avait encore le temps. Cette *honte*, Olivier la lui a déjà fait boire jusqu'à la lie («Ceux qui gisent là n'en doivent pas être blâmés . . . c'est votre faute . . . Si les Français sont morts, c'est par votre imprudence»), et Roland en est demeuré pénétré: *hunte* (vv. 1701, 1707), *vergoigne* (v. 1705), *repruver* (v. 1706), *BLASME* (v. 1718).⁵

Voilà pourquoi Roland délirant empoigne l'olifant au moment de mourir, afin que (mais ce sera faux!) la postérité dise que ce n'était *pas* sa faute; le désastre de Roncevaux n'était pas sa faute car manifestement il est mort l'olifant à la main, après avoir sonné, après avoir appelé à l'aide. Le *reproce* que Roland veut éviter n'est donc autre que celui qu'Olivier lui a déjà fait — mais qu'à cela ne tienne, Olivier est mort, ainsi que tous les autres, et Roland pourra maintenant s'arranger, en ajoutant ce dernier détail au tableau qu'il compose, de façon à paraître non seulement «mort cunquerant», mais, mieux encore, mort *pur*, complètement *sans reproche*. Il profite de cette dernière occasion de se justifier et le péché d'orgueil s'efface: Roland le preux aura-t-il perdu l'armée en refusant de sonner? Qui le dira? Qui pourra le dire? L'honneur est sauf, la question ne se posera pas: Charles a entendu sonner, a trouvé Roland l'olifant à la main, la tempe brisée. . . Le reproche d'Olivier évaporé dans le silence de la mort, sur Roland ne sera chanté, grâce à l'olifant-témoin, aucune *male cançun*. Le signe efface l'histoire, et Roland meurt dans le mensonge.

MENSONGE? Mauvaise foi? Chez ce héros, ce martyr? Vieux réflexe de la critique (comme de l'historiographie) que de vouloir nier tout ce qui risque d'enlever de la grandeur aux héros légendaires et nationaux. Au sujet de Roland on a pris ce parti notamment dans la querelle sur le sens à

manière. l'a vu agir (au conseil des barons, sur le champ de bataille), l'a vu, enfin, prendre l'olifant au moment de mourir, et le coucher sous lui, «*afin que reproce n'en ait, E Durendal s'espee en l'autre main*». Voilà ce que dit le texte, et ce ne sont pas là des formules. C'est Roland tel que le poète l'a vu, ce Roland qui ne voulait à aucun prix qu'on chante sur lui de «mauvaises chansons» (*Que malvaïse cançun de nus chantet ne seit!*, laisses 79, 83-86, *passim*), c'est-à-dire des chansons récapitulant les reproches d'Olivier aux laisses 128-131 (note suivante).

⁵«Dist Oliver: 'Je nel sai [Charles] cument quere. / Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite.' / Ço dist Rollant: 'Cornerai l'olifant' / . . . Dist Oliver: 'Vergoigne sereit grant / E repruver a trestuz voz parenz; / Icesto hunte dureit al lur vivant! / Quant jel vos dis, n'en feïstes nient; / Mais nel ferez par le men loement'. / . . . Ço dit Rollant: 'Forz est nostre bataille; / Jo cornerai, si l'orrai li reis Karles'. / Dist Oliver: 'Ne sereit vasselage! / Quant jel vos dis, cumpainz, vos ne deignastes. / S'i fust li reis, n'i ousum damage. / Cil ki la sunt n'en deivent avoir blasme'. . . . Ço dist Rollant: 'Pur quei me portez ire?' / E il respont: 'Cumpainz, vos le feïstes, / Kar vasselage par sens nen est folie; / Mielz valt mesure que ne fait estultie. / Franceis sunt morz par vostre legerie» (vv. 1700-1726, éd. Moignet).

donner au fameux contraste «Rollant est proz e Oliver est sage». Je n'ai pas l'intention de rouvrir ce débat; je me contente simplement de rappeler qu'il est possible de soutenir (on l'a fait, notamment, au sujet de la piété un peu postiche et tartufe de Roland battant sa coulpe) que les réels défauts et faiblesses de Roland, loin de l'abaisser, lui confèrent plus de vérité humaine, donc plus de force; rapprochant le héros-martyr de nous autres mortels, ces attributs font de lui le héros chrétien par excellence. La nécessaire *imperfection humaine* (tautologie chrétienne qu'on oublie trop souvent au sujet de Roland) est rachetée par la grâce. Pour fort qu'il soit, Roland est faible aussi; audacieux mais pusillanime; il s'abaisse pour sauver les apparences, et puis s'élève pour être reçu au paradis, dans une scène d'apothéose sans égale dans la littérature médiévale. Ainsi, dans le monde de Roland et celui du poète où Dieu est le seul être «ki onques ne menti», le mensonge de Roland et le *reproce* de l'olifant-témoin disparaissent en même temps que ce «héros» entaché non d'*hybris* mais d'*humanitas*.

JONATHAN BECK
Emory University
